

LENORMANT Charles

(Paris 1875-1948)

Petit-fils de Charles, numismate il n'était que normal comme jadis, naguère et encore actuellement qu'il héritât de ce prénom pour honorer sa mémoire et dans le secret espoir de recueillir un peu de sa célébrité ; l'histoire montrera qu'il fera aussi bien. Fils de François, archéologue et également numismate qui mourut assez jeune (47 ans), il n'eut pas l'occasion de subir l'influence de son père dans le choix de sa profession et c'est seule que sa mère aura la tâche de son éducation. Il ne l'a pas oubliée quand, devenu professeur de pathologie chirurgicale à Paris il la remercia dans un éloge aussi pathétique qu'affectueux. Tout une lignée de maîtres chirurgiens remplit par ailleurs son arbre généalogique au XVIIIe siècle dans le Bugey.

Logiquement attiré dès le lycée par les lettres et l'histoire –bon chien chasse de race- il en fut « détourné » par deux professeurs qui lui inculquèrent la passion de la biologie. C'est pourtant un cousin, le chirurgien lyonnais Antonin Poncet, qui eut le dernier mot en lui faisant visiter le service de l'hôpital Necker où opérait Auguste Le Dentu, provoquant ainsi l'étincelle de sa vocation.

Charles avait les trois atouts pour faire une brillante carrière de chirurgien (ce qu'il fit) ; l'absence de problèmes financiers, de désintéressement –sans lequel le premier atout disparaît- et la jeunesse. Il répétait avec une légitime fierté qu'il était un élève sorti de l'Ecole de Paris ET de celle de Lyon. Chirurgien des hôpitaux avant 30 ans, il corrigeait son air d'enfant précoce par une autorité de langage peu courante à son âge. Il voua à son maître parisien Henri Hartmann, qui avait perçu dès le début la valeur exceptionnelle de son élève, un culte qui ne s'éteignit jamais.

La première guerre mondiale révéla un chirurgien major qui savait ce que commander voulait dire. L'amitié qu'il portait déjà à Paul Lecène (voir supra) ne détonnait absolument pas face à la manifestation de deux caractères complètement différents devant cette catastrophe ; autant elle sublimait Charles, autant elle déprimait son ami.

Ils travaillèrent ensemble à la rédaction de la Presse Médicale et du Journal de Chirurgie. Lenormant qui connaissait mieux que quiconque les antécédents des « découvertes » se permettaient parfois de rire franchement à la lecture de certaines idées « nouvelles »... Ses collaborateurs finirent par le considérer comme juge dans ces situations.

Chirurgien intellectuel il ne partageait absolument pas le plaisir qu'éprouvaient les acrobates du bistouri qu'il appelait « les découpeurs de canard en sang », tout doués qu'ils fussent.

Professeur à l'hôpital Cochin en 1932 il mettait sur le même pied instruction, méthode et bon sens sans croire trop au génie et à l'inspiration. il répondit un jour à son ami et confrère Jean Senèque qui le louait : « Je me trompe de diagnostic seulement dans un cas sur cinq » affirmant ainsi la modestie nécessaire à tout médecin. Secrétaire à l'Académie de Chirurgie et Président de la Société Nationale de Chirurgie et Président de la Société Nationale de Chirurgie, nul ne pouvait écrire mieux que lui l'histoire de ces deux sœurs jumelles homozygotes, provenant de fait du même ovule, qui fêtaient le deuxième centenaire de l'Académie Royale de Chirurgie en 1931. Le fils et petit-fils d'historien y évoluait de plus comme un poisson dans l'eau, soulignant les grands moments de l'Académie... et sa

descente dont Broussais... et même Dupuytren furent en partie responsables s'il faut en croire le texte de son ami Lecène que Faure cite longuement.

Durant la seconde guerre notre chirurgien colonel se débattit comme un diable dans un bénitier avec les occupants pour ne pas leur laisser la direction des publications scientifiques médicales et nous avons évoqué la hargne dont il était capable.

Charles Lenormant était bien « un des grands ». Il est resté parmi nous près d'un quart de siècle de plus que son mari Lecène. Son fils Henri a suivi le chemin d'Esculape ce qui ne l'a pas empêché d'être Docteur en Sciences à la Sorbonne.

REFERENCES

- FAURE J.L. Voir N
- MONDOR H. Anatomistes et chirurgiens, Ed. Frangance, Paris 1949
- N. Deuxième centenaire de l'Académie Royale de Chirurgie, Masson, 1931

J. RAPHAËL LEPINE

(Lyon 1840, Menton 1919)

J. RAPHAËL LEPINE médecin physiologiste, frère de Louis Lépine, préfet de police sous la IIIe république, est professeur de clinique médicale et premier titulaire de la nouvelle Faculté de Médecin de Lyon. Elève de l'Ecole du grand Charcot, de Brown-Sécard et de Virchow, il se consacre d'abord à l'étude du cerveau, du système nerveux et des maladies de la moelle épinière. Les caves de l'Hôtel-dieu lui servent de laboratoire. Il individualise la paralysie pseudo-bulbaire (troubles simulant une atteinte du bulbe rachidien).

En 1889 il a, le premier, la conception d'un pancréas « véritable glande endocrine (à sécrétion interne) exerçant une activité régulatrice du glucose » prolongeant ainsi les célèbres travaux de Claude Bernard qui avait déjà trouvé une explication partielle au diabète sucré par la découverte de la fonction glycogénique du foie en 1853 mais méconnaissait encore totalement la fonction endocrine du pancréas. Lépine prépare ainsi incontestablement la découverte de l'insuline.

En 1895 il signale pour la première fois le diabète rénal, maladie héréditaire consistant en un trouble de la réabsorption du glucose au niveau des reins.

Il fera campagne pour prôner la prophylaxie sociale de la syphilis par l'amélioration de la surveillance médicale et policière des personnes à risques.

Jean LEPINE

(Paris 1876 –Nice 1967)

Jean LEPINE, fils de Raphaël (voir supra) nommé Professeur de neuropsychiatrie de la Faculté de Médecine de Lyon en 1911 puis Doyen de 1920 à 1944, a spécialement étudié les troubles mentaux résultant de traumatismes.

Pierre Raphaël LEPINE

(Lyon 1901-1989)

Pierre Raphaël LEPINE, fils de Jean et petit-fils de Raphaël (voir supra), était également médecin, virologue à l'Institut Pasteur de Paris dès 1935 après un internat aux Hôpitaux de Lyon. Ses recherches sur la variole et son vaccin contre la poliomyélite seront le point de départ des études modernes sur les virus infra visibles. Le Professeur René Leriche (voir Infra), ami de la famille, fut à l'origine de sa carrière de parasitologue en lui conseillant en 1924 de participer à un congrès de médecine tropicale à la Jamaïque. Il y rencontrera le célèbre Noguchi qui vivait aux Etats-Unis et qui lui proposa de l'accompagner au Honduras pour le compte de la Fondation Rockefeller. C'est ainsi qu'il passe ensuite à l'Université américaine de Beyrouth. De retour à Paris, il accepte l'invitation de Levaditi à travailler à ses côtés à l'Institut Pasteur, place qu'il quitte en 1930 pour diriger celui d'Athènes durant près de cinq ans. Il rejoindra son poste précédent en 1935. Il publie en 1938, en collaboration avec son maître Levaditi plusieurs traités consacrés aux maladies à virus.

Directeur du service de l'Etude de la Rage à l'Institut de 1935 à 1940 il étudie l'histochimie de ce virus, étude qui manquait encore à celles concernant sa structure. Il devient Chef du service de virologie en 1941. En 1952 il se lance dans l'étude morphologique des virus au microscope électronique (Le Premier de France) et émet l'hypothèse du rôle des virus dans tous les cancers. De 1954 à 1956 le vaccin de Salt (de Pittsburgh) et de Lépine, (ce dernier mettra au point sa diffusion et sa technique vaccinale) destiné à combattre la poliomyélite antérieure aiguë, infection neurotrope, est mis au point. Trois types seront émis en dix ans.

Pierre Lépine était passionné d'histoire de la médecine. Elu en 1953 à l'Académie de Médecine et en 1961 à l'Académie des Sciences, il fut promu grand officier de la légion d'Honneur en 1976.

REFERENCES DE LA FAMILLE LEPINE

LAIGNEL-LAVASTINE M. Histoire générale de la médecine (3 vol.), Albin Michel, Paris 1936-1949

PEUMERY J. J. Histoire illustrée du diabète, R. Dacosta, Paris 1987

POULET J. & SOURNIA J. C. Histoire de la médecine (8 vol.), Albin Michel, Laffont, & Tchou, Paris 1977-1980

N Comptes-rendus Société de Biologie 1989, 183, 87-100

René Henri Marie LERICHE

(Roanne 1879-Cassis 1955)

René Henri Marie LERICHE, chirurgien français, Professeur à Lyon en 1910 puis à Strasbourg de 1924 à 1939, peut être considéré comme "un des tout grands" du monde chirurgical français. Membre des trois Académies, celle de médecine, celle des sciences et celle de chirurgie, il termina sa carrière par la plus prestigieuse de ses nominations: membre titulaire au Collège de France (1937) à la chaire de médecine expérimentale où il succéda au bactériologiste Charles Nicolle.

Cet honneur fut attribué pour la première fois à un chirurgien.

Son ascendance médicale se répartit sur plus d'un siècle, et peu de chirurgiens de son époque peuvent se targuer d'avoir comme amis Alexis Carrel, Georges Duhamel, Henri Bergson, Charles Nicolle, Henri Mondor, Paul Lecène, pour ne citer que quelques noms.

Né à deux heures de l'après-midi "à une heure confortable" comme il l'écrit pour introduire ses souvenirs avec humour "afin de ne pas déranger autrui en se faisant attendre" il a gardé toute sa vie cette modestie, cette politesse des grands et cette discrétion peu fréquentes chez les hommes de son envergure.

Son grand-père médecin fut décoré de la légion d'honneur après le siège de Paris de 1870 et la Constitution de la Commune. Son père, qui se destinait au droit, fut désigné comme sergent "gardien des varioleux en 1871 à titre de ... fils de médecin. De nombreux descendants d'Esculape remplissent l'arbre généalogique de sa grand-mère.

Interne aux Hôpitaux de Lyon en 1902 il se lie d'amitié avec Carrel, amitié qui ne faiblira jamais malgré l'immigration de ce dernier aux Etats-Unis.

Dès 1910, à peine nommée agrégée il se lance avec fougue dans la neurochirurgie après avoir maîtrisé la chirurgie maxillo-faciale. Quand on parcourt sa carrière on est terrifié par la diversité et l'ampleur de son domaine chirurgical qui allait de la laryngectomie à la prostatectomie; aucune chirurgie de l'époque ne lui était étrangère. Mais son grand mérite et sa gloire non usurpée ne résidaient pas tant dans cette diversité que dans la conception de la chirurgie fonctionnelle avec la certitude absolue que la clinique était primordiale et que la physiologie pathologique devait primer l'anatomie pathologique (leçon inaugurale de 1925).

La physiologie des tissus osseux fut une de ses premières passions. Dès 1913 il aborda la chirurgie du système sympathique qu'il ne quittera jamais et qui lui fera découvrir la chirurgie de la douleur. Il est un des rares à avoir compris les limites de la chirurgie, recherché la cause première et en retiré la philosophie.

La chirurgie vasculaire et la sympathectomie péri artérielle sont associées à son nom. Il a également perçu le premier que l'altération d'une fonction peut amener la lésion d'un organe.

La grande guerre fut pour lui le tremplin de son audace tant technique que "cérébrale" pour améliorer les suites nerveuses des amputations. Il refuse de rester à Paris mais se fait désigner pour un hôpital de campagne près de Reims, ensuite à Epernay, enfin en 1918 à Troyes.

En 1941 il est nommé chirurgien chef à l'hôpital américain de Neuilly. Durant la seconde guerre mondiale il refusera catégoriquement toute place ministérielle qu'on lui offrit et n'accepta la présidence de l'ordre des médecins que pour défendre ses collègues que l'envahisseur voulait réquisitionner pour

leur pays. Il démissionnera néanmoins en 1942 quand il vit sa situation politique se dégrader. L'après-guerre le vit redoubler ses voyages scientifiques dans presque tous les pays du monde et se battre pour défendre les grandes causes de la profession médicale.

REFERENCES

LERICHE R. La chirurgie à l'ordre de la vie, Presse française et étrangère, Ed. O. Zeluck, Paris 1944

LERICHE R. Souvenirs de ma vie morte, Ed. du Seuil, Paris 1956

N Le progrès médical n°7-8 (avril) 1956

N Stèle pour René LERICHE, Lardanchet, Lyon, Paris 1958

Marcel Emile Joseph LERMOYEZ

(Cambrai 1858-Paris 1929)

Né dans la Flandre française, petit de taille aux cheveux foncés, il pouvait posséder avec vraisemblance quelque sang espagnol dans ses veines.

Orphelin de mère de bonne heure il fut élevé par son père, ingénieur des ponts et chaussées, qui possédait une large culture tant littéraire que scientifique. Il le perdit également bien tôt –à l'âge de seize ans- et fut heureusement recueilli par son oncle Edmond Leblant, archéologue réputé, membre de l'Institut. C'est de lui qu'il acquit le goût de l'Antiquité et des Belles Lettres. On peut ainsi dire qu'à la fin de ses études moyennes (les humanités) il était un parfait humaniste. Il aborda donc ses études médicales avec comme bagages une solide base scientifique et littéraire qui soutenait cet humanisme des Anciens auquel s'ajoutait la connaissance parfaite de trois langues modernes (il parlait couramment l'anglais et l'allemand).

Sorti premier à l'examen d'entrée de l'externat en 1878 puis nommé interne en 1880 il consacra le début de sa carrière à la médecine générale. C'était l'époque de l'accouchement (non sans douleur) de la spécialité oto-rhino-laryngologique, en France comme dans tous les pays. Ce polyglotte érudit n'eut aucune difficulté à sillonner les pays étrangers pour effectuer différents stages sans projet bien précis, mais A. Gouguenheim qui l'avait eu à son service de médecine générale à l'hôpital de Lariboisière s'intéressa à lui car il tenait un service de laryngologie (le seul de Paris) en annexe et avait appris que LERMOYEZ était passionné de musique (il jouait du piano et du violoncelle); or Gouguenheim était médecin du conservatoire.

C'est ainsi que sa thèse de doctorat de 1886 fut une "Etude expérimentale sur la phonation" et que sa carrière se dessina.

Marcel Lermoyez fut un des pionniers de la nouvelle spécialité "oto-rhino-laryngologique" et comme pour tout pionnier ce fut un combat. Son premier effort fut d'acquérir le titre de Médecin des Hôpitaux en 1891. Il partit ensuite pour Vienne afin d'apprendre l'otologie chez le plus grand spécialiste de l'époque, Adam Politzer. De retour à Paris il fonda une clinique privée afin de former des élèves dans

la spécialité. Aidé de pierre Sébilleau, d'un an son puîné et venu comme lui de la chirurgie, il arrive à ses fins par le biais de la reconnaissance de la spécialité par l'Assistance Publique puis par la Faculté de Médecine de Paris.

Ce fut l'un des fondateurs de la "Presse Médicale" et des "Annales des maladies de l'oreille et du pharynx". Il était membre de l'Académie de Médecine et officier de la légion d'honneur.

Genre du chirurgien Léon Labbé, il perdit son fils Jacques qui, à peine guéri d'une grave blessure de guerre, mourut en peu de temps d'une maladie qui ne laissait aucun espoir; la vie lui avait offert l'accomplissement de son rêve mais ravit son être le plus cher en 1923; il n'y résista que six ans. Son gendre Maurice Chevassu devint un brillant chirurgien et s'intéressa fort à l'histoire de la médecine.

REFERENCES

Laignel-Lavastine P. Histoire générale de la Médecine (3 vol.) Albin, Michel, Paris, 1936-1949

Rist E. 25 portraits de médecins français. Masson, Paris, 1955

Willemot J. Naissance et développement de l'O.R.L. dans l'Histoire de la Médecine, Acta O.R.L. Belgica, 1981, 35, suppl.

Journal Mensuel Chanteclair (Romainville) 1920, 15, n°151.

LESPEE Charles Michel, ABBE DE L'EPEE

(Versailles 25 novembre 1712 - Paris 23 décembre 1789)

Fils d'un architecte des bâtiments du Roy, on ignore quand et comment, ordonné prêtre en 1736, L'Espée devint l'Abbé de l'Epée, nom sous lequel de son vivant et aujourd'hui encore il est universellement connu. Ecclésiastique aux idées jansénistes, son ordination fut retardée quand il refusa de signer le Formulaire. Il profita de cette attente forcée pour entamer ses études de droit et devenir avocat au Parlement de Paris. Sa vocation sacerdotale n'en pâtira pas; consacré finalement par Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Troyes, neveu du grand Bossuet dont il hérita les prénoms, d'abord Abbé (?) il sera nommé Chanoine plus tard.

Il connaissait le Père Vanin, prêtre italien de la Doctrine Chrétienne et procureur général de cette congrégation, de tendance janséniste également. Ce doctinaire avait recueilli des jumelles sourdes-muettes et s'efforçait de les instruire à l'aide d'images. "A sa mort, croyant que ces enfants vivraient et mourraient dans l'ignorance de la religion, je fus touché de compassion ou elles et je dis qu'on pouvait me les amener, que j'y ferais tout mon possible" (Abbé de l'Epée). La motivation d'une carrière et quelle carrière!

Son école pour jeunes sourds-muets fut subventionnée par le duc de Penthièvre, pensionnée par Louis XVI sur sa cassette personnelle et visitée par Joseph II.

L'Abbé de l'Epée, être éminemment visuel, mit l'accent principal sur le langage mimique en créant les signes méthodiques, idée fondamentale sur laquelle devait reposer son instruction. Ce principe

évident et simple est que les mots de notre langue ne sont associés aux idées qu'ils représentent que par un lien conventionnel. D'où la conclusion que ce lien peut aussi bien s'établir entre idées et mots écrits qu'entre idées et paroles et qu'on peut faire entrer par les yeux l'instruction qui ne peut arriver par les oreilles. En voici un exemple: il avait remarqué que le verbe "croire" était l'un des mots les plus impossibles à faire saisir à ses élèves, et il expliquait: "Voici comment, de quelle manière, je m'y prends pour réussir. Après avoir écrit sur la table : JE CROIS, je tire quatre lignes différentes ainsi disposées:

Je dis OUI par l'esprit; je pense que OUI

Je dis OUI par le cœur; j'aime à penser que OUI

Je dis OUI par la bouche

Je ne vois pas de mes yeux.

"Ce qui signifie: mon esprit consent, mon cœur adhère, ma bouche professe, mais je ne vois point de mes yeux. Une fois ainsi expliquée, mes élèves comprennent beaucoup mieux ce mot que ceux qui parlent et entendent".

A cette réflexion première vint se joindre un point de vue dominant: le sourd-muet posséderait déjà, dans ses signes et gestes, un langage qui lui est propre, une sorte de langue maternelle.

Son instruction fut donc une continuelle traduction du langage mimique en langue artificielle. Bien vite, il en constata les lacunes car la nomenclature de la pantomime des sourds-muets est extrêmement pauvre, comparée à celles de nos langues conventionnelles et le langage mimique du sourd-muet n'a point de syntaxe correspondant à notre langue. Il fut donc contraint de composer lui-même les premiers rudiments informes de la pantomime, un second langage additionnel, complémentaire mais nettement plus étendu. Telle fut l'origine des signes méthodiques, la circonstance qui en détermina la création, le but qu'il fallait atteindre (Dactylogogie).

Pendant que l'Abbé se livrait à l'élaboration de sa méthode et à l'instruction de ses élèves, il avait à soutenir des luttes sérieuses et diverses. Il n'eut pas que les théologiens à combattre mais surtout des instituteurs de sourds-muets qui avaient adopté une autre vision. Loin d'éviter la polémique, il la soutira avec ardeur et franchise et sembla même quelquefois la provoquer. Il y consacra deux livres: "L'institution des sourds-muets..." (1776), considérations sur la dactylogogie de Samuel Pereira, tandis que "La véritable manière d'instruire des sourds-muets" (1784) constitue la pièce du procès avec l'instituteur R. Jun. Heinicke de Leipzig.

Un "drame" judiciaire semble peu connu des historiens bien qu'il ait été d'une importance capitale dans la vie de l'Epée. "L'impénétrable secret du sourd-muet mort et vivant" est une Nouvelle véridique qu'en fit Lenôtre. Notre bienfaiteur s'occupait d'un jeune adolescent abandonné en rue et crut pouvoir prouver après force enquêtes et contacts de plus en plus approfondis de sa personne qu'il descendait d'une famille noble, la Comtesse de Solar. Malheureusement pour notre handicapé et pour son maître, cette conclusion qui semblait formelle ne fut que le début d'un procès célèbre. Le mystère reste entier à ce jour. Ce procès dura de 1773 à 1792, se déroulant donc encore trois ans après le décès de l'Abbé.

REFERENCES

DE L'EPEE Ch. (Abbé) Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques. Paris 1776

De L'EPEE Ch. La véritable manière d'instruire les sourds et les muets. Paris 1784

LENOTRE G. L'impénétrable secret du sourd-muet mort et vivant, Lib. Acad. Perrin, 1929

VIGUERIE J. de Histoire et dictionnaire du temps des lumières 1715-1789, 1995

WILLEMOT J., RYSENAER L. & al. Naissance et développement de l'O.R.L. dans l'histoire de la médecine, Acta ORL Belgica, Bruxelles 1981, 35, 879-882

Maurice-Eleonor-Lucien-Joseph LETULLE

Médecin, Anato-mo-pathologiste et clinicien: Mortagne (Normandie 19 mars 1883-Paris 1^{er} janvier 1929). Fils unique de Lucien-Edmond, avoué et de Marie-Virginie LEBAS. Il épouse en premières noces Caroline-Elizabeth-Lucie CLIN dont il aura deux enfants : - Charles RAYMOND, médecin et Andrée-Rosita-Marie, épouse de Charles Salin – et en secondes noces, après son veuvage, Caroline-Cécile DUPOND qui lui en donnera deux autres: Robert-Jules-Maurice et Elizabeth-Marguerite-Emmeline, épouse de Jean-Gaëtan GONDIRAT, avocat.

A 17 ans il connut la guerre, le Siège puis la Commune et commença ses études de médecine sous les tristes auspices de la défaite puis de la guerre civile. Encore interne au lycée il allait passer son baccalauréat quand son père mourut. A 21 ans il sortit premier à l'Externat de Médecine: Parrot, Trélat, Gombauld, et Charles T.C. Paul furent ses maîtres. Le premier l'initia à la tuberculose à laquelle il allait consacrer la grande partie de sa carrière, Gombauld lui inculqua l'anato-mo-pathologie et Paul les affections cardio-vasculaires.

Il est nommé Interne des Hôpitaux de Paris en 1875 et Médaille d'or en 1878, nomination prolongée de deux ans en 1879 ce qui lui permettra de publier sa thèse de Doctorat après avoir travaillé simultanément sous l'autorité de Peter et de Vulpian. Médecin des Hôpitaux en 1883, il sera Agrégé en 1889, chargé du cours d'Anatomie Pathologique, plus tard rattaché à la Chaire de Cor Nil, Professeur d'Histoire de la Médecine en 1911 et d'Anatomie Pathologique en 1917.

Il était médecin à l'hôpital Tenon depuis 1888, ensuite à Saint-Antoine de 1894 à 1897 pour finir à Boucicaut comme premier titulaire où il pratiqua durant 21 ans jusqu'en 1918.

Ses ouvrages sur la tuberculose pulmonaires furent célèbres. Il mena une campagne sans relâche pour hospitaliser ces "pulmonaires" dans des services spéciaux. Boucicaut en étant un exemple. Membre Fondateur de la revue "La Presse Médicale" il était Commandeur de la Légion d'Honneur et Membre de l'Académie de Médecine depuis 1908.

Sa première Fondation anti-tuberculeuse était "L'Oeuvre des Jeunes Filles de Poncharin". Il aida différents sanatoriums populaires et d'autres dispensaires comme celui de Bligny ou celui des Midinettes de Paris. Il vulgarisa l'emploi du crachoir. Pour ne citer que quelques sujets de ses études, nous ne nommerons que l'emphysème, les tumeurs malignes des ganglions, les dilatations bronchiques, les varices oesophagiennes et les scléroses pulmonaires.

Durant la première guerre mondiale il eut à diriger l'Hôpital installé au Lycée Buffon. Atteint par la limite d'âge à Boucicaut il fut remplacé par Bezançon. Incapable de rester loin de sa place antérieure il garda de si bonnes relations avec le nouveau titulaire qu'il racontait parfois avec son humour connu "je suis devenu le Chef de Laboratoire de Bezançon". Il avait conçu l'idée, puis réalisé une collection de pièces anatomiques exceptionnelle que son fidèle préparateur avait soigneusement accumulée, de même que nombre de dessins et de photographies. Ce fut la naissance du Musée de Boucicaut et de sa bibliothèque.

Le "Traité d'Anatomie Pathologique", couronnement de sa carrière, ne fut achevé qu'aux derniers mois de sa vie. Si au cours de sa carrière il s'est quelquefois laissé emporter par l'une ou l'autre "hérésie finaliste" comme on l'a justement écrit, il ne bâtit jamais l'édifice de ses travaux sur des bases

arbitraires ou des axiomes personnels comme certains de ses confrères l'avaient fait au siècle précédent. Rien que pour cela nous pourrions lui être déjà reconnaissants.

REFERENCES

F. HUGUET "Les Professeurs de la Faculté de Médecine de Paris", Institut national de recherche pédagogique, C.N.R.S. 1991

E. RIST "25 portraits de médecins français 1900-1950" 1955

Joseph LIEUTAUD

Médecin: Aix-en-Provence, 21 janvier 1703 – Versailles 6 décembre 1780.

Neveu du botaniste provençal Garidel et botaniste lui-même, il fut surtout un anatomiste célèbre qui publia le premier traité original depuis Winslow, l'anatomiste danois établi en France. Descendant d'un avocat au Parlement il fit ses études de médecine en sa ville d'Aix où il donnait déjà des cours d'anatomie dans différentes écoles avant d'être nommé médecin à l'Hôpital. Il fréquenta régulièrement la Faculté de Montpellier pour se perfectionner dans la branche.

En 1749 Sénac, médecin sorti de l'Ecole de Reims et premier médecin de Louis XV en 1752 après avoir été celui du Maréchal de Saxe qu'il avait miraculeusement sauvé, le fit appeler à Versailles pour l'attacher à l'Infirmerie Royale de la ville en 1750.

Deux ans plus tard Lieutaud était nommé Membre de la Société Royale de Londres ainsi que de l'Académie des Sciences de Paris. Attaché de longues années durant à l'Hôpital Royal il était déjà Médecin des Enfants de France en 1755.

En 1767 parut son Traité "Historia Anatomico-Medica" auquel avait participé Portal que Lieutaud aida à son arrivée à Paris. A la mort de Sénac (1770) il devint premier Médecin de Louis XV puis de Louis XVI en 1774. Le 18 juin de cette dernière année il assista Louis Richard pour inoculer la variole au Roi, à ses deux frères et à la Comtesse d'Artois au Château de Marly. Il disséqua plus de douze cents cadavres durant sa carrière, donnant ainsi toute sa significations à l'anatomie topographique dès ses "Essais anatomiques" en 1742 et décrit le trigone vésical qui porte son nom.

En 1776 il fut nommé Médecin de Monsieur, du Comte d'Artois, du Médecin Anatomiste Lassone (qui vit un de ses "cadavres" se réveiller juste avant la dissection!) et de la Reine. Il était également Membre de la faculté de la Capitale, titre fort envié. Esprit froid et sceptique, il répétait à qui voulait l'entendre. " Les remèdes sont nuisibles quand ils ne guérissent pas... et ils guérissent rarement" ce qui n'était que trop vrai en ce dix-huitième siècle.

S'il rectifia plusieurs erreurs de Winslow il s'égara néanmoins à d'autres moments, comme quand il approuva officiellement –en temps que Médecin du Roi, sa signature faisant foi- certains écrits de charlatans comme ceux des Sieurs Quertan et Audoucet (ce dernier nom prédestiné...) qui vantaient leur "Nouvelle eau anti-vénérienne sans goût ni odeur"... et sans effet.

Il n'empêche que son nom restera attaché à celui d'un grand anatomiste quand il décrit en détails la structure du cœur ainsi que celle de la région vésicale.

REFERENCES

- A. Dechambre Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales. T. 54, 1869
N. ELOY Dictionnaire de la Médecine, Mons 1778
M. LAIGNEL-LAVASTINE Histoire Générale de la Médecine 35, 1936-1949
P. LAROUSSE Grand Dictionnaire du XIXe siècle, 1873

Antoine LOUIS

(Metz 1723-Paris 1792)

Chirurgien de la troisième génération, il était à juste titre fier de son nom, contrairement à son frère aîné qui garda sa vie durant le complexe d'avoir un prénom comme patronyme.

Médecin militaire –chirurgien major d'un régiment- tout comme son père, en début de carrière (1743) puis chirurgien gagnant maîtrise à la Salpêtrière de Paris en 1745 il quitta cet hôpital après cinq ans pour celui de La Charité d'où il fut aimablement remercié suite à un différent avec la direction au sujet de certains principes de base à appliquer à l'école annexée. Il rejoint l'armée du Rhin en 1761 pour retourner à Paris après trois ans. Il est alors nommé secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, poste qu'il assumera avec fougue et brio, ne refusant aucune tâche supplémentaire pour trouver encore le temps... d'acquérir un doctorat en droit et être nommé avocat au Parlement en 1769. Il devient ainsi tout logiquement le médecin légiste le plus brillant de son époque.

Son œuvre scientifique a été principalement constituée par la pathologie osseuse, la neurochirurgie, la chirurgie du "bec de lièvre", l'indication de la trachéotomie dans les cas de noyade, de corps étranger des bronches, de croup et évidemment tout sujet concernant la médecine légale dont la mise au point de la fameuse guillotine qui faillit bien s'appeler "petite louison"; rappelons-nous le complexe de patronyme de son frère...

Le nombre de ses titres est effarant (une bonne vingtaine). Comme souvent chez les personnes illustres le nombre de ses ennemis l'est tout autant. Il en souffrait cruellement, resta célibataire et finit son existence de la manière la plus triste. Il vit l'Académie, à laquelle il s'était dévoué corps et âme sa vie durant, se désintégrer. L'ironie du sort s'y ajouta; alors qu'on pouvait supposer que la succession d'un médecin –docteur en droit allait être réglée comme papier à musique –il rédigea deux testaments longuement détaillés- et que la mémoire d'un tel homme devait être hautement honorée, ce fut tout le contraire. Ses héritiers et l'Académie se livrèrent un combat où les coups bas furent légion. Sa nécrologie (anonyme) parue dans le Journal de Chirurgie ne manqua pas de caustique; même sa tombe a disparu quand le cimetière de la Salpêtrière où il fut enterré selon son désir, fut désaffecté.

REFERENCES

BOISSEAUD J. Les membres parisiens de l'Académie Royale de chirurgie, Thèse, Rennes 1962, tome II

ELOY N.F.J. Dictionnaire historique de la médecine, H. HOYOIS, Mons 1778, tome III

HUARD P. Antoine Louis, Biographies médicales scientifiques, R. Dacosta, Paris 1972

Pierre-Charles-Alexandre LOUIS

(AY 1787-Paris 1872)

Né dans une famille de notaires, il n'est pas étonnant de voir Pierre Louis débiter sa carrière comme clerc avoué dans une étude de la capitale. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que sa vocation n'était pas dans cette direction et quitta le droit pour aborder des études médicales à Reims. Il les termina à Paris.

En 1814 il part pour la Russie et s'installe deux ans plus tard à Odessa où il se fixera pour quatre ans. De retour à Paris il suit durant quelques mois les leçons du célèbre Broussais, alors au faite de sa renommée grâce à sa "médecine physiologique" qui jetait un pavé dans la mare de la médecine conventionnelle en fustigeant toute spécificité à la maladie et condamnant sans la moindre rémission toute idée de système... en ramenant paradoxalement n'importe quelle maladie à une gastro-entérite irritative causale et une inflammation des organes solides qu'il appelait "phlegmasie".

Louis y retrouve un ancien condisciple, Auguste Chomel, qui lui ouvre les portes de son service de La Charité. Ils garderont l'un pour l'autre une fidèle amitié.

C'est ainsi qu'il recueille durant six ans deux mille dossiers qui lui permettront de rédiger deux ouvrages fondamentaux, l'un sur la phtisie ou tuberculose pulmonaire où il notera la prédilection de cette maladie pour le sommet des poumons; cette première œuvre restera attachée à celle de Laennec, une des futures "victimes" de Broussais. Le second ouvrage traite de la fièvre typhoïde qu'il individualise et nomme ainsi en se référant au mot grec tymphos, torpeur. Il se distance déjà radicalement de Broussais par ces deux travaux.

On ne peut parler de Louis sans insister sur la fureur légendaire de Broussais, sa carrière durant, envers quiconque ne le suivait pas dans son idée "révolutionnaire" de la maladie, dont l'histoire gardera un noyau de vérité mais qui se perdit dans un fanatisme exacerbé de son promoteur. Louis et Laennec en souffrirent car ils ne voulurent pas combattre une telle idée sur un terrain aussi volcanique, en face d'un adversaire qui n'admettait aucune objection, aussi fondée qu'elle puisse paraître. Ils le feront pourtant tous deux sans relâche et l'avenir leur donnera raison.

De l'Hôtel-dieu, Louis fit paraître de nombreux ouvrages à titre de réponse à ce virulent collègue, dont "Examen de l'Examen de Broussais" en 1834. Il faut spécifier que le tome IV de "l'Examen" de Broussais ne contenait pas moins de ... 134 pages d'attaque concentrée à l'adresse de Louis.

Louis prendra encore le temps d'accompagner Trousseau en Espagne pour y étudier une épidémie de fièvre jaune. Il donnera une description méticuleuse de cette maladie.

Si Pierre Louis a été un rien oublié par la postérité quant aux travaux précédents, il n'en est pas de même pour sa méthode de recherche de la maladie qui repose sur l'objectivité, la précision, la méticulosité, la clarté et surtout par le fait qu' "il introduit les chiffres en médecine, compte les cas de guérison par tel ou tel traitement, essaie d'expérimenter sur un grand nombre de patients. Il prend ensuite la moyenne, compare, conclut. Bref il introduit la méthode statistique en médecine" (Bouissou). Il se sert ainsi du calcul des probabilités pour l'adapter à la profession, ne négligeant pas les travaux récents du mathématicien Laplace. Il est à peine besoin d'évoquer l'essor foudroyant que

"la méthode numérique" qu'il préconise, a pris aujourd'hui. Il avait compris avant bien d'autres ce qu'elle pourrait nous amener. C'est ainsi, à titre d'exemple, qu'il pu conclure à une efficacité des plus douteuses de la saignée dans bon nombre de cas, saignée que Broussais considérait comme le premier geste et la panacée de tout traitement médical; Molière ne semblait pas être connu de tous. Et pourtant Claude Bernard, Trousseau et d'autres de son temps ne croyaient pas à cette méthode qui eut un rayonnement plus rapide chez les confrères américains.

Adolphe Bertillon, médecin et statisticien, déclarera même en 1855 que les travaux de Louis avaient nui à la cause de la statistique médicale; l'avenir lui a donné tort.

REFERENCES

BARIETY M. & COURY C. Histoire de la médecine, Fayard, Paris 1963

BOUISSOU R. Histoire de la médecine, Augé, Gillon, Hollier-Larousse, Paris 1967

SHRYOCK R.H. Histoire de la médecine moderne, Colin, Paris 1956

SOURNIA J. CH. Histoire de la médecine, La Découverte, Paris 1992

SOURNIA J. CH. Histoire de la médecine et des médecins, La Découverte, Paris 1991

VALENTIN M. François Broussais, empereur de la médecine, Presse de Bretagne, Cesson-Sévigné, n.d.